



PROJECT MUSE®

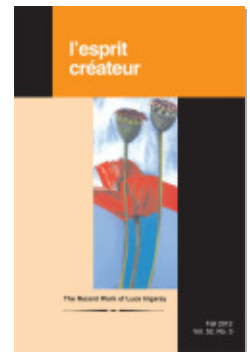
Le Poète est un nageur (brèves remarques sur Chateaubriand et Byron)

Franc Schuerewegen

L'Esprit Créateur, Volume 51, Number 2, Summer 2011, pp. 4-13 (Article)

Published by The Johns Hopkins University Press

DOI: 10.1353/esp.2011.0019



➔ For additional information about this article

<http://muse.jhu.edu/journals/esp/summary/v051/51.2.schuerewegen.html>

Le Poète est un nageur (brèves remarques sur Chateaubriand et Byron)

Franc Schuerewegen

Un grand fleuve et non guéable dans la plupart des cas nous sépare des grands hommes de l'antiquité. Saluons-le d'un rivage à l'autre.

Sainte-Beuve

CHATEAUBRIAND A UN COMPTE à régler avec Byron qui est pour lui un double encombrant. L'Écossais a marché sur ses pas mais n'a jamais accepté de saluer son « modèle ». Dans les *Mémoires*, Chateaubriand se voit donc obligé de mettre les points sur les *i*. Le véritable père du Romantisme est lui, non l'autre. En somme, il faut rendre à René ce qui est à René. Je précise que je me place dans les pages qui suivent au point de vue du mémorialiste, essayant de raisonner comme lui, et avec lui. Byron lui a-t-il réellement emprunté des thèmes et des sujets ? J'avoue que je l'ignore. Ce sont là des questions pour l'historien littéraire¹. Notre objet, ici, est une stratégie textuelle. Byron est un indésirable pour Chateaubriand dont il cherche, grâce à un dispositif que j'essaie de décrire, à se débarrasser. Le dispositif qui m'intéresse est essentiellement une tactique rhétorique, on verra laquelle.

Le chapitre quatre du livre douzième des *Mémoires*, et plusieurs séquences du « Livre sur Venise », dans les « fragments retranchés », sont consacrés au barde écossais. Byron, conclut Chateaubriand, ne pouvait pas ne pas devenir son émule, c'est-à-dire son plagiaire ; par ses origines, par ses goûts, par sa vie, il y était prédestiné :

À l'époque de mon exil en Angleterre, lord Byron habitait l'école de Harrow, dans un village à dix milles de Londres. Il était enfant, j'étais jeune et aussi inconnu que lui ; il avait été élevé sur les bruyères de l'Écosse, au bord de la mer, comme moi dans les landes de la Bretagne, au bord de la mer ; il aime la Bible et Ossian, comme je les aimai ; il chanta dans Newstead-Abbey les souvenirs de l'enfance, comme je les chantai dans le château de Combourg².

Notons l'allusion à la mer : la rivalité entre les deux hommes, et les deux poètes, se situe en milieu liquide, nous aurons à y revenir. Mais commençons par être attentifs aux réclamations du sachem bafoué. Pour Chateaubriand, Byron est comme un fils qui aurait choisi de renier son père :

S'il était vrai que René entrât pour quelque chose dans le fond du personnage unique mis en scène sous des noms divers dans Childe-Harold, Conrad, Lara, Manfred, le Giaour, si, par hasard, lord

Byron m'avait fait vivre de sa vie, il aurait donc eu la faiblesse de ne jamais me nommer ? J'étais donc un de ces pères qu'on renie quand on est au pouvoir ? Lord Byron peut-il m'avoir complètement ignoré, lui qui cite presque tous les auteurs français et contemporains ? (1:728)

Plus loin : « Point d'intelligence, si favorisée qu'elle soit, qui n'ait ses susceptibilités, ses défiances ; on veut garder le sceptre, on craint de le partager, on s'irrite des comparaisons » (1:728). Que fait-on d'un fils ingrat ? Mais on le punit ! Tout au moins, on lui passe un savon ! Le père vivant, mais qui s'adresse à nous « d'outre-tombe »—l'avantage du dispositif qu'invente Chateaubriand est entre autres qu'il lui permet de se placer au point de vue de l'éternité—, se permet alors de faire le bilan de la carrière littéraire du fils mort. Or le bilan est mitigé, et c'est le moins qu'on puisse dire :

Cependant Byron n'est plus ce qu'il a été ; je l'avais trouvé de toutes parts vivant à Venise : au bout de quelques années, dans cette même ville où je trouvais son nom partout, je l'ai retrouvé effacé et inconnu partout. Les échos du Lido ne le répètent plus, et si vous le demandez à des Vénitiens, ils ne savent plus de qui vous parlez. Lord Byron est entièrement mort pour eux. (1:724)

Ou encore, autre variation sur le thème du *Sic transit gloria mundi* :

Une chose déplorable, c'est la rapidité avec laquelle les renommées fuient aujourd'hui. Au bout de quelques années, que dis-je ? de quelques mois, l'engouement disparaît ; le dénigrement lui succède. On voit déjà pâlir la gloire de lord Byron ; son génie est mieux compris de nous ; il aura plus longtemps des autels en France qu'en Angleterre. Comme Childe-Harold excelle principalement à peindre les sentiments particuliers de l'individu, les Anglais, qui préfèrent les sentiments communs à tous, finiront par méconnaître le poète dont le cri est si profond et triste. Qu'ils y prennent garde : s'ils brisent l'image de l'homme qui les a fait revivre, que leur restera-t-il ? (1:731)

« Que leur restera-t-il ? » On a envie de répondre, et sans doute est-ce la réponse qu'espère Chateaubriand : aux lecteurs anglais, aux lecteurs de la planète, il restera... l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*. La stratégie de mise à distance, voire la tentative d'éradication que je cherche à évoquer ici—il s'agit de chasser du Panthéon un faux grand homme et un imposteur—commence avec ce geste : Chateaubriand donne une place à Byron dans son texte pour, en fait, l'éliminer. Il l'évoque dans ses *Mémoires* pour mieux le faire passer à la trappe...

Mais quel est concrètement son procédé ? J'entre ici dans le vif du sujet.

Dans la première des deux études qu'il a consacrées à ce sujet, Wladimir Troubetzkoy signale que, quand Chateaubriand rivalise avec Byron, il ne craint pas d'avoir recours à ce qui sont en fait, pour le spécialiste, des

mesquineries : « Il lui reproche, par exemple, ses 'Vénus payées' de Venise, et jusqu'au fait de boiter et de chercher à le dissimuler ! »³. Je retiens seulement ici l'allusion à la boiterie, qui n'est à mon sens, contrairement à ce que semble croire l'éminent chateaubriandologue, ni un élément insignifiant, ni une méchanceté gratuite. Certes, Byron souffrait d'une malformation du pied droit et Chateaubriand se fait un malin plaisir de le rappeler. Mais il a une raison bien spécifique pour le faire : le reproche qu'il formule doit nous faire souvenir que les *Mémoires d'outre-tombe* sont aussi un texte littéraire et que la littérature est entre autres choses une attention que l'on prête aux *mots*. Or le mot « pied » désigne en poésie une unité rythmique. Il n'est donc nullement exclu, à vrai dire il me semble assez probable, que le mémorialiste, qui n'a pas pu devenir, malgré des débuts prometteurs, ce qu'est devenu Byron, à savoir, un poète en vers, fait en réalité exprès de jouer sur les mots. Un bon vers doit contenir un nombre de « pieds » suffisants ; Byron souffrait d'une difformité du pied ; il y a là comme une sorte de syllogisme ironique : Byron ne peut donc être grand poète... En d'autres mots encore : la stratégie textuelle qui nous intéresse ici consiste à passer, mine de rien, de l'anecdotique à l'allégorique, du référentiel au métaphorique. Les mots ont soudainement perdu leur sens littéral, et il est devenu impossible de lire le texte au premier degré.

Poursuivons.

Byron était boiteux, Shakespeare aussi, pense Chateaubriand. Mais le dramaturge londonien, toujours selon l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*, était bien plus courageux que le barde écossais ; Shakespeare, en effet, assumait son handicap :

Shakespeare était-il boiteux comme lord Byron, Walter Scott et les Prières, filles de Jupiter ? S'il l'était en effet, le *Boy* de Stratford, loin d'être honteux de son infirmité, ainsi que Childe-Harold, ne craint pas de le rappeler à une de ses maîtresses :

... *lame by fortune's dearest spite.*

« Boiteux par la moquerie la plus chère de la fortune. » (1:713)

La citation est prise dans le Sonnet 37 : « ... moi que le sort estropie à plaisir ». Chateaubriand en a besoin pour introduire un couple étonnant mais nécessaire, et qui va à partir de maintenant, quand il s'agit de Byron et de son œuvre, occuper le devant de la scène : l'estropié, et le nageur. J'explique pourquoi.

Byron, ce fait appartient également à sa légende, était grand sportif et excellent nageur. Chateaubriand ne l'ignore évidemment pas. À Venise, où il habitait le palais Mocenigo, le flamboyant aristocrate traversait à la nage le grand canal sous le regard des spectateurs, et des spectatrices, ébahis.

Chateaubriand rappelle dans une note du « livre sur Venise » que jusqu'en 1833, un poteau dans l'eau signalait les exploits athlétiques du lord. Mais en 1841, le poteau n'est plus là. Byron a disparu du paysage, comme ont disparu aussi les signes attestant sa présence. On retrouve le procédé que nous connaissons déjà. Parler de Byron est une façon de lui montrer la porte ; quand son nom apparaît, il est marqué d'un x, à renvoyer aux oubliettes de l'Histoire :

Qu'est devenu Lord Byron lui-même ? On voyait l'endroit où il se baignait : on avait placé son nom au milieu du grand canal. Aujourd'hui on ne sait même pas ce nom. Venise est muette. Les armes du noble Lord ont disparu du lieu où on les avait exposées. L'Autriche a étendu son silence : elle a battu l'eau et tout s'est tu. (Note de Paris, 1841) (« Fragments retranchés », 4:629)

À Venise toujours, Chateaubriand enquête sur Byron dans les salons. Ses enquêtes sont motivées par le même désir paradoxal : partir à la recherche du grand homme pour mieux prouver qu'il est définitivement introuvable... À ce moment, les figures de Byron-nageur et de Byron-l'homme au pied difforme, figure introduite par les commentaires sur Shakespeare, se mélangent. Chateaubriand cite deux témoins, Mme Albrizzi et Mme Benzoni, nobles dames vénitiennes. Je commence par rappeler le témoignage de la seconde ; on verra qu'il éclaire rétrospectivement le premier témoignage, qui est celui de ce qu'on appellerait de nos jours une *fan* :

La comtesse Benzoni m'a parlé de lord Byron d'une toute autre façon que Mme Albrizzi. Elle s'exprimait sur son compte avec rancune : « Il se mettait dans un coin parce qu'il avait une jambe torse. Il avait un assez beau visage ; mais le reste de sa personne n'y répondait guère. C'était un acteur, ne faisant rien comme les autres afin qu'on le regardât, ne se perdant jamais de vue, posant incessamment devant lui, toujours à l'effet, à l'extraordinaire, toujours en attitude, toujours en scène, même en mangeant *Zucca Arrostita* (du potiron rôti). (4:628)

Il y aurait des choses à dire sur le « potiron rôti ». La figure de Byron est aussi liée dans les *Mémoires* à toute une problématique culinaire. Mais ne nous éloignons pas de notre sujet et rappelons les propos de l'autre témoin, Mme Albrizzi. Si, à la différence de sa cousine, elle est une admiratrice fervente du poète, Chateaubriand réussit très bien à lui clouer le bec. C'est que, elle aussi se rappelle le détail de la « jambe torse » :

Mme Albrizzi m'a conté tout lord Byron ; elle en est d'autant plus engouée, que Lord Byron venait à ses soirées. Sa Seigneurie ne parlait ni aux Anglais, ni aux Français, mais il échangeait quelques mots avec les Vénitiens et surtout avec les Vénitienes. Jamais on n'a vu Mylord se promener sur la place Saint-Marc, tant il était malheureux de sa jambe. Mme Albrizzi prétend que quand il entrait dans son salon, il se donnait en marchant un certain tour, au moyen duquel il simulait sa claudication. Décidément, il était grand nageur. (4:624-25)

In cauda venenum. Ici encore, la stratégie à laquelle a recours le mémorialiste consiste à allégoriser l'anecdotique, à métaphoriser le fait « historique ». Byron était boiteux, nageur *et* poète. Ces éléments sont rappelés ici pour suggérer que sa poésie ressemble à ses exploits sportifs, qu'elle est un décorum, non un art véritable. Au centre du dispositif, on retrouve d'ailleurs encore une fois l'allusion au « pied » difforme, handicap physique mais aussi littéraire pour Chateaubriand. En un mot : le noble Lord écrit comme il nage, faisant de grands gestes dans l'eau, et sur la page, pour que le public se trompe sur la marchandise. Le poète-nageur est un poseur, et un frimeur.

D'ailleurs, et puisque la question des mots importe, allons plus loin encore. Que fait Byron à Venise ? Il traverse à la nage le grand canal, c'est-à-dire qu'il quitte une « rive » pour aller vers une autre « rive ». Faut-il ici rappeler que ce geste, ou cet exercice, sont à leur tour allégorisables ? L'image de la « rive » et des « rivages » est omniprésente dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Or quand Chateaubriand parle de lui, ce sont les rivages du Temps, et de l'Histoire qu'il préfère évoquer : « puisque j'ai devancé le chancre immortel au rivage où nous avons eu les mêmes souvenirs, et où nous avons commémoré les mêmes ruines » (1:726). Ici, il est vrai, le mémorialiste s'en tient encore au sens « littéral ». Les rivages qu'il a visités, et où Byron s'est empressé de le suivre, sont ceux d'Orient. Pourtant, l'allusion au « chancre immortel » indique qu'une lecture allégorique est possible. Le mot « rivage » doit aussi être pris au sens figuré. D'ailleurs, est-ce bien d'un sens *figuré* qu'il faut parler ? L'effet de l'ironie—en appelant Byron un « chancre immortel », Chateaubriand, à mon sens, ironise—consiste très exactement à renverser la hiérarchie du « littéral » et du « dérivé ». En somme, si le sens littéral est présent, c'est pour qu'on en aperçoive l'insuffisance dans le contexte donné. Ce qu'il faut comprendre, c'est donc que Byron a inutilement et illégitimement—puisque Chateaubriand est venu là avant lui—visité des « rivages »—entendez : ceux où habitent les vrais grands hommes et les géants—qui n'étaient pas faits pour l'accueillir : « Je rougirais de me montrer entre Byron et Jean-Jacques, sans savoir ce que je serai dans la postérité, si ces *Mémoires* devaient paraître de mon vivant ; mais quand ils viendront en lumière, j'aurai passé et pour jamais, ainsi que mes illustres devanciers, sur le rivage étranger. » (1:425) Le sens a ici cessé d'être géographique, la métaphore est pleinement assumée. Si Chateaubriand fait son modeste, notons qu'il écrit au conditionnel : il « aurait à rougir si... ». Cela veut donc dire qu'il ne rougit pas, et qu'il n'a aucune raison de le faire. Puisque nous le lisons, les *Mémoires* sont publiés. Le mémorialiste s'adresse à nous « d'outre-tombe », il est bel et bien arrivé « sur le rivage étranger ». Certes, Chateaubriand séjourne là où il

se trouve en compagnie de Rousseau, de Byron et de quelques autres. Mais puisqu'il est là *avec eux*, et *en même temps* qu'eux, une comparaison est possible et qui ne peut être, si on accepte d'entrer dans la logique profondément narcissique de ces pages, qu'à son avantage. Une sorte de trio nous salue : Rousseau, Byron, Chateaubriand, chantres de Venise. Le trio a un chef et un porte-parole, nous devinons lequel...

À propos de l'image des rives et des rivages dans les *Mémoires d'outre-tombe*, je cite maintenant en vrac quelques autres exemples. Au livre vingt-septième, Chateaubriand raconte l'ambassade de Londres ; des souvenirs affluent : « Il suffit de vivre pour retrouver ces débris d'un siècle jetés par les flots du temps sur le rivage d'un autre siècle. » (3:131) À propos de Mme de Staël, au livre vingt-huitième, il écrit ceci : « Je vivais alors inconnu moi qui depuis ai perdu tout, moi dont les amis ont disparu, moi qui n'entends plus que les vagissements de quelques âmes sur l'autre rive ; j'irai bientôt retrouver ces prédécesseurs qui m'appellent. » (3:229) Dans un passage sur l'année 1791, on lit : « Les révolutions, comme les fleuves, grossissent dans leurs cours ; je trouvai celle que j'avais laissée en France énormément élargie et débordant ses rivages ; je l'avais quittée avec Mirabeau sous la *Constituante*, je la retrouvai avec Danton sous la *Législative*. » (1:544) Et dans le même genre toujours : « Lecteur, je t'arrête : regarde couler les premières gouttes de sang que la Révolution devait répandre [...] Passe maintenant, lecteur ; franchis le fleuve de sang qui sépare à jamais le vieux monde dont tu sors, du monde nouveau à l'entrée duquel tu mourras. » (1:382) Ou encore, au livre quarante-deuxième, où Chateaubriand se compare lui-même à un « nageur des siècles » et où le rivage où il s'agira d'atterrir n'est pas l'au-delà, mais le futur : « Je me suis rencontré entre deux siècles, comme au confluent de deux fleuves ; j'ai plongé dans leurs eaux troublées, m'éloignant à regret du vieux rivage où je suis né, nageant avec espérance vers une rive inconnue. » (4:603) Ce dernier passage est particulièrement intéressant car il fait surgir une structure en chiasme : Byron, à Venise, est un nageur « littéral » qui, dans la lecture que propose Chateaubriand, cherche à incarner une image, celle du « passeur des siècles » ; Chateaubriand, qui écrit d'outre-tombe, est—je continue de me placer au point de vue qui est le sien—le seul véritable « passeur des siècles » et, donc, un nageur métaphorique. Mais on a compris aussi que la frontière entre le littéral et le métaphorique, entre l'anecdotique et l'allégorique, est difficile à établir dans les *Mémoires d'outre-tombe* et que la stratégie de positionnement—et aussi de congédiement : Chateaubriand veut liquider Byron—que nous voulons décrire est précisément fondée sur ce principe. C'est pourquoi nous ne pouvions être d'accord avec Wladimir Trou-

betzkoy quand celui-ci affirme que le mémorialiste attaque Byron avec des « futilités » : les allusions à la boiterie du poète sont fonctionnelles, donc non futiles, comme est fonctionnelle aussi la figure de Byron nageur. La futilité devient un élément crucial grâce au va-et-vient constant qui est organisé entre éléments littéraires et figurations.

Ici, autre chose doit être signalée, qui va nous amener à notre conclusion. Car le même principe—en somme, celui selon lequel un écrivain un peu habile parvient à faire flèche de tout bois—est applicable en sens inverse : quand Chateaubriand parle de lui, racontant les faits de sa vie, on ne peut pas non plus se contenter d'une lecture simplement « littérale » ; en réalité, tout élément mentionné dans le texte—n'oublions que nous lisons des *mémoires*, donc une tentative de reconstitution, ou de reconfiguration d'une existence passée—est déchiffrable, donc allégorisable⁴. Or je n'ai pas encore dit ici que le mémorialiste se montre à quelques reprises dans son texte en nageur « référentiel » se déplaçant dans une eau bien réelle, historiquement et géographiquement située. À ce moment donc, le chiasme est complet : Byron essaie de « réussir » une métaphore, mais est renvoyé au sens littéral—il s'agite dans sa cuvette de Venise où il est la caricature d'un grand homme. Chateaubriand, dans les *Mémoires*, est un nageur et un navigateur métaphorique qui tient en outre, et puisque les faits qu'il rapporte le permettent, à *littéraliser* la métaphore grâce à laquelle il s'autodésigne dans son texte. Le message est encore une fois à ces moments-là que le grand homme, que le poète doit être pensé comme un nageur et un passeur ; mais la métaphore est seulement valide si le comparant est à la hauteur du comparé ; chez Byron, ce n'est pas le cas ; chez Chateaubriand, et si je puis m'exprimer ainsi, l'exercice de la métaphorisation *marche à tous les coups*.

Pour preuve : en septembre 1831, Chateaubriand est à Genève se promenant en barque sur le lac Léman. C'est une autre occasion pour tirer à boulets rouges sur un double détesté :

Pendant mes promenades en bateau, un vieux rameur me raconte ce que faisait lord Byron, dont on aperçoit la demeure sur la rive savoyard du lac. Le noble pair attendait qu'une tempête s'élevât pour naviguer ; du bord de sa balancelle, il se jetait à la nage et allait au milieu du vent aborder aux prisons féodales de Bonivard : c'était toujours l'acteur et le poète. Je ne suis pas si original ; j'aime aussi les orages ; mais mes amours avec eux sont secrets, et je n'ai pas confiance aux bateliers. (4:52)

Byron a séjourné à la villa Diodati en 1816, il a aussi écrit un poème sur Le Prisonnier de Chillon, c'est-à-dire François Bonivard, patriote suisse, d'où l'allusion aux « prisons féodales ». Je retiens seulement de ce fragment que

nous n'avons d'autre choix que de contredire Chateaubriand quand il affirme vouloir tenir secrets « ses amours avec les orages ». C'est faux. On se rappelle entre autres les pages sur l'enfance à Saint-Malo, où les jeux aquatiques sont légion⁵ et, aussi, deux fragments du livre septième où le mémorialiste entend bien mettre en évidence que lui aussi, quand les circonstances l'exigent, est *comme un poisson dans l'eau*. Je précise que les séquences qui m'intéressent ici font partie de l'épisode américain, c'est-à-dire de ce qui est déjà un voyage vers « l'autre rive ». Or comme nous avons appris dans ce qui précède à ne plus distinguer entre le géographique et le métaphorique, entre le sens « premier » et la figure, ce voyage est évidemment plus qu'un voyage, il est une aventure existentielle.

Je rappelle les textes.

Ceci est le premier fragment américain. Chateaubriand, pendant l'été de 1791, visite la cataracte de Niagara :

Nous mîmes pied à terre. Tirant après nous nos chevaux par la bride, nous parvînmes, à travers des branches et des halliers, au bord de la rivière Niagara, sept ou huit cents pas au-dessus du Saut. Comme je m'avançais incessamment, le guide me saisit le bras ; il m'arrêta au ras même de l'eau, qui passait avec la vélocité d'une flèche. Elle ne bouillonnait point, elle glissait en une seule masse sur la pente du roc [...] Le guide me retenait toujours, car je me sentais pour ainsi dire entraîné par le fleuve, et j'avais une envie involontaire de m'y jeter. Tantôt je portais mes regards en amont, sur le rivage ; tantôt en aval, sur l'île qui partageait les eaux et où ces eaux manquaient tout à coup, comme si elles avaient été coupées dans le ciel. (1:489)

Nous avons ici quelque chose comme la version originale d'un récit dont les pages sur Byron à Venise sont le pastiche, ou la réécriture ironique. Le grand canal est une « copie » du fleuve américain ; Byron le nageur essaie d'imiter ridiculement le voyageur-explorateur tout prêt à plonger dans le tourbillon qu'il a sous les yeux pour le traverser à grands coup de crawl ou de brasse, après quoi nous le verrons ressortir triomphalement sur l'*autre rive*. Il est vrai que la baignade imaginée n'a pas lieu et que le guide empêche notre intrépide champion de passer à l'acte. Mais j'ajouterai, arguant ici encore de la porosité des registres littéral et métaphorique, que ce passage à l'acte n'est nullement nécessaire. Chateaubriand peut se contenter dans les circonstances données d'une plongée purement virtuelle. Deux pages plus loin, il finira d'ailleurs par effectivement tomber dans l'abîme, mais le « redan d'un roc » vient arrêter sa chute (1:491). Si l'explorateur en fin de compte ne se *mouille* pas, c'est que les mots de son texte font qu'il n'en a pas besoin. En réalité, l'allégorie arrange ici encore les choses : il a déjà atteint sa destination, car il a traversé l'Océan, il est *là-bas*, dans l'autre monde...

Je termine sur ceci, qu'il suffira, je crois, de simplement rappeler ; après ce qui précède, ces fragments n'ont plus besoin d'un commentaire longuement développé. La scène se passe en juillet 1791, devant les côtes de la Virginie. Le voyageur-nageur-explorateur n'a pas encore mis pied à terre et se trouve encore sur son bateau. Il fait chaud, très chaud, et l'eau de l'Océan l'appelle, comme l'eau vénitienne appelait Byron, comme la cataracte appellera le plongeur :

La chaleur nous accablait [...] brûlé sur le pont et fatigué du mouvement, je me voulus baigner, et, quoique nous n'eussions point de chaloupe dehors, je me jetai du beaupré à la mer. Tout alla d'abord à merveille, et plusieurs passagers m'imitèrent. Je nageais sans regarder le vaisseau : mais quand je vins à tourner la tête, je m'aperçus que le courant l'entraînait déjà loin. (1:454-55)

L'eau est attirante, mais dangereuse. Commence alors une scène éminemment cinématographique, et que j'oserai intituler quelque peu irrespectueusement, en faisant allusion à un film célèbre, les *Dents de la mer* :

Des requins se montraient dans les eaux du navire, et on tirait des coups pour les écarter. La houle était si grosse, qu'elle retardait mon retour, en épuisant mes forces. J'avais un gouffre au-dessous de moi, et les requins pouvaient à tout moment m'emporter un bras ou une jambe. Sur le bâtiment, le maître d'équipage cherchait à descendre un canot dans la mer, mais il fallait établir un palan, et cela prenait un temps considérable. (1:454-55)

Notons que la menace porte sur les « bras » et les « jambes ». Or la jambe évoque métonymiquement le *pied* (qui est aussi, dira le psychanalyste, un phallus...). Est-ce forcer le texte que de repenser ici encore aux allusions dénigrantes dans les *Mémoires* à propos du pied estropié de Childe-Harold ? Osons ce rapprochement. Chateaubriand, un instant, court le risque d'une byronisation de son personnage mais comme athlète, et comme écrivain, il est évidemment bien trop habile pour qu'une telle mésaventure puisse lui arriver. Tout est donc bien qui finit bien : « Par le plus grand bonheur, une brise presque insensible se leva ; le vaisseau, gouvernant un peu, se rapprocha de moi ; je me pus emparer du bout de la corde. » (1:455) Ne crions pas victoire trop tôt... le danger n'est pas encore écarté pour autant :

Mais les compagnons de ma témérité s'étaient accrochés à cette corde ; quand on nous tira au flanc du bâtiment, me trouvant à l'extrémité de la file, ils pesaient sur moi de tout leur poids. On nous repêcha ainsi un à un, ce qui fut long. Les roulis continuaient : à chacun de ces roulis en sens opposé, nous plongeons de six ou sept pieds dans la vague, ou nous étions suspendus en l'air à un même nombre de pieds, comme des poissons au bout d'une ligne ; à la dernière immersion, je me sentis prêt à m'évanouir. (1:455)

La scène évoquée n'est pas sans rappeler un jeu auquel on jouait à Saint-Malo à l'époque de Gesril, et qui avait déjà pour but de montrer que Chateaubriand n'a jamais eu peur dans la mer⁶. Je remarque aussi que le motif du pied est de nouveau convoqué, il est vrai au sens métrique (« six ou sept pieds »). J'ose en déduire que Byron est toujours dans les parages. Chateaubriand pense à lui, se compare à lui, en fait : l'enfonce un peu plus. Voici maintenant comment se termine notre histoire. Les requins n'attaquent pas, et le nageur est hissé à bord : « On me hissa sur le pont à demi-mort : si je m'étais noyé, le bon débarras pour moi et pour les autres ! » (1:455)

« Si je m'étais noyé » : même remarque que plus haut. Notre héros aurait pu se noyer mais il s'est une fois de plus sorti à merveille d'un mauvais pas. La phrase conditionnelle dit simultanément une chose et son contraire : Chateaubriand est mortel, il est invulnérable. Remarquons que tout de suite après l'épisode des requins est évoquée l'arrivée sur le nouveau continent. Une fois de plus, il est difficile de ne pas allégoriser le texte : « Deux jours après cet accident, nous aperçûmes la terre. Le cœur me battit quand le capitaine me la montra : l'Amérique ! » (1:455) Je paraphrase un peu librement cette phrase ultime. Dans l'optique qui est la nôtre, l'exclamation « l'Amérique ! » veut à peu près dire la même chose que « Je l'ai eu, Byron ! », ou « C'est moi le plus fort », ou « Je nage plus vite, plus longuement, plus élégamment que lui ! ».

Je conclurai donc sans jeu de mots que le Chateaubriand des rivages est un écrivain *aqueux*, et fier de l'être.

Université d'Anvers, Université Radboud de Nimègue

Notes

1. Voir sur ce point les études de Wladimir Troubetzkoy, « Chateaubriand et Byron ou le père refusé », *Revue de littérature comparée*, 2 (1990): 234-39, et « Chateaubriand, Byron », *Cahiers textuel*, 6 (février 1990): 65 et suiv.
2. *Mémoires d'outre-tombe*, nouvelle édition critique, Jean-Claude Berchet, éd., 4 vols. (Paris: La Pochotèque, 2004), 1:723.
3. « Chateaubriand, Byron », 68.
4. Je développe cette idée dans un travail en cours sur ce qu'on peut appeler avec Jean-Pierre Richard les objets herméneutiques dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Voir entre autres « L'Antichauve (Chateaubriand) », *Poétique*, 161 (2010), 111-12, et « Chateaubriand clinicographe », à paraître.
5. Voir notamment les pages sur Gesril au livre premier, 1:208 et suiv.
6. Voir le livre premier, chapitre 5.